

ET SI ON ÉCOUTAIT LES CHOSES AUTREMENT ?

par Maurice TITRAN

Pédiatre, Médecin Directeur du Centre d'Accueil
Médico-Socio-Psychologique de Roubaix

On découvre une complicité extraordinaire entre Michel de Crayencour et sa fille. Tous deux sont parvenus à trouver la juste distance permettant à la fois d'éviter les conflits et l'indifférence. Marguerite se met ainsi dans une position d'admiratrice et de complice vis-à-vis de son père. Je pense que, dans de telles circonstances, Marguerite Yourcenar a dû en vouloir à sa mère d'avoir causé tant de chagrin à son père.

En pédiatrie, le meilleur moyen d'aider un enfant à s'éveiller, c'est de l'accompagner sans vouloir imposer sa propre présence. Je crois que c'est ce que Michel de Crayencour a réussi à faire avec sa fille. La présence des deux bonnes qui s'occupent de l'enfant est aussi très importante puisque, finalement, Marguerite n'est pas enfermée dans une relation de dualité. Elle reste libre et peut se construire.

L'éducation de Marguerite est pour nous originale puisque nous ne nous imaginons pas à l'heure actuelle qu'un enfant puisse s'instruire, être éduqué sans passer par un établissement scolaire. L'école est un lieu de rencontre, de vie, d'expériences multiples. Marguerite développe, quant à elle, son intelligence sans utiliser ce que l'on appelle le « modeling » c'est-à-dire l'apprentissage par imitation. Les enfants scolarisés acquièrent une infime part de leur savoir grâce au professeur ; leur éducation se base surtout sur l'observation des autres élèves. C'est d'ailleurs pour cela que les enseignants ont besoin d'un certain nombre d'élèves par classe. D'après ce que j'ai pu comprendre, les seules fois où Marguerite rencontre des enfants de son âge, c'est à l'église. Elle va pour ainsi dire à l'école « à l'envers », une fois par semaine... Je ne sais pas si son œuvre porte les marques de cette originalité...

Je pense que le père et sa fille s'aiment énormément surtout après le départ des bonnes. Le père finit par devenir ce précepteur qui va apprendre la grammaire à sa fille, qui la connaît sans doute déjà, mais qui va se délecter de l'écouter une fois de plus de la bouche de son père.

Discussion

C. R. : *Je remercie tous les intervenants et particulièrement Madame Cavazzuti qui a apporté une coloration italienne avec tout ce que la culture italienne peut apporter de différent. Votre intervention concernant le dedans et le dehors nous plonge dans une réflexion dont nous ne pouvons pas sortir finalement. Le dehors est très riche ; il a été analysé et décrit, quant au dedans, il est beaucoup plus mystérieux... Ce sentiment d'adhésion et de solidarité profonde nous laisse l'impression que nous ne sommes plus capables, à notre époque, d'y répondre.*

Maria CAVAZZUTI : *J'ai le sentiment qu'au-delà des mots et de leur sens, l'écriture de Yourcenar nous renvoie toujours à une certaine vision du monde et du temps qui lui est particulière. Je sais bien que la question est sensible, nous pouvons être d'accord ou pas. À mon avis, chez Yourcenar, le plus petit objet, le plus petit événement laisse deviner une épaisseur qui va au-delà des apparences. Le titre que j'ai choisi me permet de souligner qu'il faut lire au-delà des mots et que ce personnage de Marguerite, créé par l'écrivain pose énormément de problèmes puisque c'est elle au-dehors, mais ce n'est pas elle au-dedans. Marguerite Yourcenar s'est toujours refusée à écrire des textes autobiographiques. Elle nous a présenté ici la petite fille Marguerite plutôt comme un personnage exemplaire d'un certain type d'humanité que comme Marguerite de Crayencour.*

Maurice DELCROIX : *La dualité du dedans et du dehors était très efficace dans votre exposé. Pourrais-je vous suggérer de l'étendre un jour à ce que nous avons dit de Jeanne puisqu'en somme, pour le docteur Titran, Jeanne est une reconstruction. Marguerite ne l'a pas connue. Elle dit aussi, dans une page très célèbre, que Jeanne l'a formée « à distance ». C'est aussi à la même page qu'elle dit l'avoir revue et s'être empressée de l'embrasser. C'est tout de même curieux que le personnage de reconstruction soit l'occasion d'une des rares embrassades...*

Je voudrais dire à Monsieur Maindron que son exposé touche à l'essentiel. Pourquoi cependant avoir escamoté deux moments de relation entre Marguerite et Michel : le renvoi de Barbe qui se termine par un « on m'avait menti » – le père après cela ne jouit plus de la confiance totale de sa fille – et le dialogue d'Egon et Michel que Marguerite Yourcenar rapporte parce qu'elle a eu une conversation analogue avec son père au moment de ses premières amours avec un homme qui, apparemment, n'aimait pas les femmes.

Discussion

André MAINDRON : *À mes yeux, vous semblez être obsédé par la figure de Jeanne. Il me semble que la morale que Marguerite tire du départ de Barbe se rapporte plus à un autre propos de Michel au sujet de Jeanne ; « Jeanne savait que seule la vérité était belle » alors que le père a fait la démonstration du contraire.*

J'ai centré mon propos sur l'enfance ; les six, sept premières années. Après, c'est tout autre chose.

Michèle GOSLAR : *J'ai remarqué, dans la biographie que j'ai écrite, un élément important. Alors que Marguerite Yourcenar s'est appliquée à décrire sa mère qu'elle n'a pas connue, elle a menti par omission concernant son père. Elle a effectivement décrit l'image que donne Monsieur Maindron d'un père qui l'a formée, éduquée..., mais elle nous a caché tout ce qu'elle avait à reprocher à son père : ses absences, ses maîtresses... Elle a passé tous ces points sous silence et nous pouvons nous demander pourquoi.*

Maria CAVAZZUTI : *La question que pose Michèle Goslar est de la plus haute importance pour les biographes, mais peut-être pas pour les lecteurs qui cherchent à comprendre l'écriture de Yourcenar. Ceux-là doivent se tenir au texte.*

André MAINDRON : *Je désirerais compléter la réponse de Madame Cavazzuti en faisant allusion à l'auteur des Mémoires d'Hadrien qui dit qu'elle a pris Hadrien en flagrant délit de mensonge et qu'elle l'a laissé mentir. Ce n'était pas important.*

Marie-France BRAURE : *J'ai écouté attentivement l'exposé de Monsieur Maindron sur la place du père et il m'a semblé indéniable que ce père était très présent dans l'éducation de sa fille. Néanmoins, en tant que psychologue, je trouve qu'un père doit aussi manifester une certaine sensibilité, son émotion, son affection, par des gestes, des paroles chaleureuses et là, c'est le désert... Est-ce un mensonge, est-ce une volonté de ne pas en parler ? En outre, Monsieur Maindron dit que Michel de Crayencour ne contredisait jamais sa fille. Or, une fois encore, le père doit normalement représenter une certaine autorité, il doit poser des limites.*

André MAINDRON : *Dans d'autres ouvrages de Yourcenar, il y a des scènes, disons érotiques, vous n'y trouverez pas ce que vous cherchez. En outre, depuis hier, je trouve que certains font vraiment dans le dolorisme...*

Discussion

Claude DUNETON : *Je crois, Madame Braure, que vous n'avez pas pris en compte la question de l'époque. Vous imaginez les rapports père-fille tels qu'ils peuvent exister actuellement. Or, si l'on se reporte au début du XX^e siècle, les rapports sont tout autres. Ce qui est décrit dans les textes révèle, pour l'époque, une très grande tendresse entre le père et sa fille.*

Guy FONTAINE : *Michel de Crayencour me semble non seulement tendre envers sa fille, mais cet aristocrate était également capable de se comporter comme un oncle ou un grand-père avec les enfants du village. Par exemple, lorsqu'il voyait des enfants monter la côte du Mont-Noir, il arrêtait sa voiture pour les emmener.*

Bérenghère DEPREZ : *Je n'ai pas d'objection globale à l'analyse de Monsieur Maindron. En revanche, je ne comprends pas pourquoi à la question de Monsieur Delcroix concernant le mensonge à propos du renvoi de Barbe – et nous ne sommes pas là dans la biographie, mais dans le chapitre intitulé « Les Miettes de l'enfance », Monsieur Maindron s'en sort par une pirouette en évoquant Jeanne alors que celle-ci n'est pas présente dans le passage et qu'il est bien question d'une défiance : « Je ne fis désormais plus entièrement confiance à personne, pas même à Michel ».*

André MAINDRON : *Une fois encore, vous ne m'avez pas compris. Je voulais faire une remarque concernant la communication de Madame Bonali-Fiquet. Il s'agit d'un point de détail à propos de Madame Reynès-Monlaur, son nom étant plus ou moins bien écrit par Yourcenar. Cet écrivain a commencé à écrire sous un pseudonyme « Monlaur » puis a fini par ajouter son patronyme. Elle est née en Aveyron et non pas à Montpellier ; elle a vécu de 1866 à 1940. Elle était visiblement catholique compte tenu du nombre de bondieuseries qu'elle a fournies aux maisons de la bonne presse de l'époque. J'ajouterai encore une remarque concernant Après la neuvième heure, qui « nous transporte en Égypte où l'influence et l'amour de Jésus rayonnent encore dans la personne des premiers chrétiens », ce qui prouve bien, « que ses livres sont exquis » selon les termes de l'abbé Louis Bethléem (1869-1940) du diocèse de Lille dans un ouvrage, selon lui, connu dans toutes les parties du monde et intitulé Romans à lire et romans à proscrire (1904). Madame Reynès-Monlaur est classée par l'abbé dans la catégorie des auteurs « dont la plupart des romans sont propres à intéresser la jeunesse » et non les seules grandes personnes comme le dit Yourcenar. En tout cas, lorsque Yourcenar parle d'une nouveauté, c'est une nouveauté dont la publication date de 1903, l'année de la*